



# Temporairement Contemporain 2020

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#1



Photo © Eric Didym

*« L'Abbaye des Prémontrés nous « saisit l'âme » !  
Souvent, quand tous étaient au dehors ou dans des salles de spectacle,  
j'aimais déambuler dans ces couloirs sonores, admirer les escaliers  
extraordinaires, les jardins où je restais longtemps, assis, tête vide,  
me laissant séduire par tant de beauté. »*

*Philippe Minyana*



# LIBÉRÉ.E.S, DÉLIVRÉ.E.S...

Le théâtre a été confiné, bâillonné, empêché, entravé, amputé de ses membres. Sortons-le !

Son public a été interdit de séjour dans les salles, son assemblée démembrée, chacun renvoyé à une solitude forcée. Sortons-le ! Sortons-les !

Ses artistes, de la feuille de papier à la feuille de salle, ont été interdits de scène et de coulisses, libérons-les ! Sortons-les !

Il est temps, grand temps de se retrouver. Guérissons-nous mutuellement de notre isolement forcé. Allons goûter ensemble de nouveaux textes dans la prairie des mots, comme dit le poète.

Le théâtre au plein air, sous le soleil, la lune et les étoiles, va nous guérir de la solitude forcée, et sinon nous guérir, du moins nous réjouir, nous nourrir. Il est temps de retrouver ensemble la comédie et le drame. Devant, sur ou derrière la scène, retrouvons-nous, ensemble, tous ensemble raccrochons-nous aux branches du collectif. Il n'y a pas de "je" sans les autres.

C'est à toi que je m'adresse. Viens dire, écouter, parler, hurler, viens n'en pas croire tes oreilles .

Même sous ton masque on pourra entendre le rire de tes yeux, viens voir ou faire danser les mots, viens faire en sorte que le théâtre reparte de plus belle avec des langues toutes neuves, toutes fraîches, toutes écorchées de vigueur.

Viens inventer, fabriquer, interroger, viens le voir se soulever, gronder, rugir, fulminer, étonner.

Viens voir s'écrire le Théâtre d'aujourd'hui dans les jardins ombragés des Prémontrés.

**Michel Didym**

Photos de gauche *Portrait de Michel Didym* © Éric Didym [1996]

Photo de droite *Répétition de 7 Minuti Opéra* mis en scène par Michel Didym d'après le texte de Stefano Massini © C2Images pour l'Opéra national de Lorraine [2019]



# LES PERSONNAGES EN RECHERCHE D'EMPLOI MANIFESTENT

**Ce matin les rues de Pont-à-Mousson ont été le théâtre d'un spectacle sans précédent : une foule nombreuse de gens disparates a envahi les rues : des personnages. En quête d'auteurs !**

Ce n'est plus seulement six personnages qui sont en quête d'auteur comme au temps de Pirandello, mais des dizaines, des centaines. Des rois, des reines des traîtres et des assassins, des moins que rien et des gros gavés, des chômeurs de longue durée et des intermittents des circuits courts, etc. Classieux ou déclassés, ils en ont un peu marre de se retrouver sur scène souvent seuls, parfois à deux ou trois, plus rarement à quatre ou cinq, exceptionnellement plus.

Où sont passées les hordes, les foules, les distributions pléthoriques ? Rois et reines, pdg ou va-nus-pieds, ouvriers et ouvrières, émigré.e.s, paysan.ne.s, et millionnaires, piaffent désespérément à la porte des pièces. Mais on ne leur ouvre pas. « *Je voudrais bien les satisfaire, dit Untel (autrice ou auteur à succès ne voulant pas dire son nom), mais, tu comprends, si j'augmente trop le nombre de personnages je perds toute chance d'être joué* ». Le théâtre en ce domaine est devenu une peau de chagrin.

C'est vrai que le dénommé Beckett, individu aussi mince que considérable, a fait un mal fou en la matière avec son théâtre au régime sec porté aux nues jusqu'à Stockholm. Tenez *Godot*, cinq gus, max. *Oh les beaux jours*, deux dont un muet, etc. Et les scènes du monde entier sont aux pieds de ses pièces. Il a donné l'exemple le grand Sam. Le mauvais. Les contre-exemples sont devenus des exceptions. Genet ? 20 personnages pour *Le Balcon*, plus de soixante pour *Les Paravents*. Mais sa pièce la plus souvent mise en scène n'est autre que *Les Bonnes*, trois personnages. Lagarce dix-sept personnages pour *Les Prétendants*, pièce peu jouée alors que pullulent les mises en scène de sa pièce *Music-hall* (trois personnages). Rares sont les auteurs qui résistent aujourd'hui

comme le savoyard Valère Novarina. « *Économie, économie !* », serinait le prophétique Shakespeare. On y est. L'économie est entrée dans la tête des auteurs. Ils économisent, ils rognent, ils ravalent leur salive, ils biffent les personnages mineurs, les à-côtés, les intrigues secondaires, les gugusses qui ne servent à rien. Ils veulent être joués, mis en scène, entendus. Comment leur en vouloir ?

Toutes les pièces de Mousson 2020 sauf deux (mais qui peuvent être jouées par quatre comédiens) oscillent entre un et sept personnages, soit une moyenne de trois à quatre personnages. Même avec un seul soulier de satin, Claudel avait un appétit autrement plus démesuré. Les syndicats de personnages, toutes tendances confondues, sont venus saluer sa dépouille lors de sa disparition, pressentant la fin d'une époque. Depuis, dans un monde où triomphe jusque dans les librairies l'économie de marché, les grognards n'en finissent pas de grogner.

C'est ainsi qu'un groupuscule (aux dires des forces de police), le SDPI (Syndicat Dissident des Personnages Isolés) aux tendances anarcho-libertaires (toujours selon la police) est venu se faire entendre à la Mousson. Au terme de la manifestation dans les rues de Pont-à-Mousson, ils sont venus à l'Abbaye des Prémontrés pour séquestrer dans son bureau le directeur-fondateur de cette manifestation pourtant dévouée aux auteurs vivants. Ils ont cherché son bureau, ils ne l'ont pas trouvé. Le directeur-fondateur de la Mousson n'a en effet pas de bureau. Ils sont repartis, dépités. En quête d'auteurs.

**J-P.T.**



## **LAURA TIRANDAZ :** **« L'ÉCRITURE EST POUR MOI UNE SORTE DE RÊVE ÉVEILLÉ »**

**Depuis sa première pièce, *Choco Bé* (2012), l'auteure française Laura Tirandaz déploie dans son œuvre théâtrale des paysages intranquilles, peuplés d'êtres qui le sont tout autant. Dans *Feu la nuit* mis en lecture à La Mousson d'été par Pascal Deux pour France Culture, un lac envahi par des méduses est le carrefour de nombreuses tristesses et tragédies.**

**Vous vous orientez vers l'écriture une fois diplômée de la classe Conservatoire de Grenoble, en entrant en 2008 à l'ENSATT au département d'écriture dramatique. Pourquoi ce choix ?**

**Laura Tirandaz :** Quelques années auparavant, j'avais commencé à écrire des premiers textes courts, des fragments de scènes, des bribes de récits. En entrant au Conservatoire, je voulais être comédienne mais mon désir d'écrire s'est affirmé peu à peu en regardant travailler les comédiens de ma classe. Assister aux répétitions me passionnait davantage que de jouer moi-même. De là est venue une première pièce que j'ai mise en scène en sortant du Conservatoire de Grenoble.

**Une fois quittée l'ENSATT, avez-vous continué d'écrire dans une relation forte au plateau ?**

**L.T. :** Cette relation avec le plateau est plus présente lorsque

j'écris des commandes. Pour ce qui est des pièces comme *Martina* (2018) ou *Feu la nuit*, je les ai écrites sans penser à des comédiens en particulier, un peu plus en retrait d'une pratique théâtrale. La relation au plateau est restée forte mais un peu plus fantasmée, comme une scène rêvée. Par ailleurs, j'écris de la poésie depuis quelques années et il semble que cela a déplacé un peu mon écriture pour le théâtre.

**À partir de *Namaran* (2019) en effet, vous mêlez narration poétique et dialogue. Quel rapport au réalisme recherchez-vous à travers cette forme hybride ?**

**L.T. :** L'écriture est pour moi une sorte de rêve éveillé. J'aime lorsqu'une phrase ou une réplique crée des rapprochements abrupts, des contrastes, trouble le fil du récit. Sur ce point, il y a quelque chose de commun en effet entre *Namaran* et *Feu la nuit*, outre la présence d'un lac et de la structure chorale. Peut-être que cette alternance entre narration et dialogues m'aide à trouver ce point de friction entre réel et imaginaire. Cela me permet aussi de jouer davantage des contrastes, en multipliant par exemple les digressions et les présences autour du lac, comme ces méduses qui l'envahissent. J'aime beaucoup ces changements d'échelle, ces mouvements. Passer d'un regard au plus proche des êtres à une vue plus lointaine, comme des regards qui s'absentent au travers d'une fenêtre.

**Comment construisez-vous ces paysages, dont la description tient une place centrale dans vos pièces ?**

**L.T. :** Pour *Feu la nuit*, le paysage est constitué de différentes influences. Il s'est dessiné – entre autres – au travers du titre : trois mots qui sont apparus au cours d'une tentative d'écriture automatique. J'ai pensé aussi à ce lieu proche de chez moi, un lac où j'allais parfois me promener. Il y avait des plages en galets et sur ses rives, des familles mangeaient, se baignaient... Je me souviens aussi de cette sensation

- Le père est assis devant une vitre, il regarde les méduses. Différentes espèces.
- Elles soulèvent et abaissent leurs robes, leurs dentelles blanches.
- Elles s'élèvent, se relâchent. Tous les filaments suivent, ne s'emmêlent jamais.
- Les cercles dérivent. Elles dansent derrière la vitre, se croisent et s'éloignent.
- Difficile de prévoir leur prochain mouvement.
- Elle dorment parfois, s'abandonnent complètement aux courants chauds. Elles ignorent nos doigts sur les vitres. Nous n'existons presque plus...
- À quoi rêvent-elles ?

Laura Tirandaz, *Feu la nuit*.

douloureuse des pierres sous les pieds nus, sensation qui revient dans la pièce. Il y aussi cet autre souvenir : une fois, je me suis perdue dans la forêt autour de ce lac. Ce regard un peu intranquille a probablement joué dans la manière d'imaginer le paysage de *Feu la nuit*. Un paysage où l'on peut se perdre et s'inquiéter.

**Comme dans *Martina*, dont le personnage éponyme est une femme qui vient de loin et révèle la paralysie et les secrets enfouis de Feuillefendue où se déroule la pièce, la notion d'ailleurs est très présente dans *Feu la nuit*.**

L.T. : De pièce en pièce, je prends conscience de mes obsessions. Comme ces lieux qui ont été en partie désertés. Ces entre-deux où règne un temps particulier, entre attente et ennui, m'attirent particulièrement. Certains rêvent de partir depuis des années, d'autres arrivent d'ailleurs et troublent les habitants du lieu. Dans *Feu la nuit*, c'est le cas du personnage d'Artavazd, qui vient des rivages de la Caspienne, une mer intérieure qui a aussi inspiré mon écriture. Cet ailleurs revient dans les souvenirs d'Artavazd qui se remémore des étés passés sur la plage là-bas.

**À travers ce personnage d'Artavazd, on retrouve un autre des motifs récurrents de votre œuvre : celui de l'âge d'or, époque où le commerce était florissant. Faut-il y voir une critique de la société de consommation ?**

L.T. : Artavazd est un jeune livreur à vélo, dont on apprend qu'il est issu d'une famille plutôt aisée. Je me suis inspirée en particulier de la vie d'Arthur Adamov, né d'une riche famille russo-arménienne puis exilé à Paris où il vit sans argent. Une sorte de prince sans royaume. Et Artavazd vient de là, de ce « raté sublime » pour reprendre les mots de Roger Planchon au sujet d'Adamov. Je voulais surtout qu'Artavazd soit d'une solitude éclatante, presque provocante. Qu'il incarne peut-être la tentation d'échouer, la joie de déplaire. Pour ce qui est des personnages des parents de Nina et Victor, on peut y voir en effet les figures d'une époque critiquable à bien des égards. Néanmoins, je cherche moins à dénoncer cela à travers eux, que de faire de ces vies des trajectoires complexes, heurtées, pleines de contradictions.

**Les deux couples parents-enfants de la pièce – Nina et sa mère, et Victor et son père – illustrent pourtant la décadence du microcosme de la pièce.**

L.T. : Le climat crépusculaire de la pièce pèse en effet sur les relations entre parents et enfants. La colère des uns se mêle au regret ou à la mélancolie des autres. Cela témoigne aussi pour moi de quelque chose de plus large, une forme d'insatisfaction

liée à la condition humaine. Mais cette insatisfaction exacerbe aussi les désirs des personnages, comme autant d'échappées. C'est le jeu de ces forces contraires qui me plaît et que j'ai tenté ici de mettre en scène.

**Aux côtés des hommes et des femmes, il y a dans *Feu la nuit* de nombreuses méduses. Que signifient-elles pour vous ?**

L.T. : Ce qui m'intéresse surtout, c'est la multiplicité des images ou des interprétations qu'elles peuvent induire. Qu'elles ne soient pas univoques. Certains personnages ou motifs de mes textes naissent aussi parfois au hasard des rencontres... Pour les méduses, j'en avais vu peu de temps avant d'écrire *Feu la nuit*. Ce qui me plaît aussi chez elles, c'est le contraste entre leur état dans leur milieu naturel et en dehors. Dans l'eau, elles sont d'une grâce incroyable, presque sensuelle ; échouées, elles sont repoussantes. Le rapport entre leur beauté et leur venin me fascine aussi, comme un sortilège. Elles se propagent dans la pièce au fil du texte, envahissant le lac et l'esprit de certains personnages. Elles sont aussi un surgissement du réel qui libère les fantasmes.

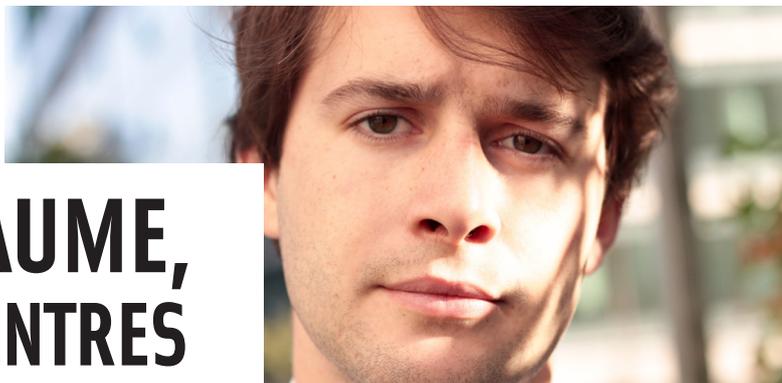
Propos recueillis par Anaïs Heluin

#### DES HOMMES ET DES MÉDUSES

Au cœur de *Feu la nuit* de Laura Tirandaz, il y a un lac dont les adultes parlent avec nostalgie. La ville qu'ils habitent avec leurs enfants, du moins ceux qui ne se sont pas encore enfuis, a été construite autour. Elle a, paraît-il, été prospère. Mais ses richesses se sont taries. Il n'en reste que des miettes que chacun ramasse comme il peut. La mère de Nina se prostitue, Victor et Artavazd livrent à vélo les cigarettes et autres remontants dont les uns et les autres agrémentent leur chute. Entre poésie chorale et dialogues bruts, la pièce présente un paysage où l'homme et la nature cohabitent à couteaux tirés.

Avec ses grands écarts, l'écriture de Laura Tirandaz compose un univers inquiet dont les apparences semblent toujours cacher de nombreux secrets et préparer bien des tragédies. Certaines ont lieu en effet, mais c'est dans la langue que se trament les véritables grandeurs et décadences de *Feu la nuit*. Passant sans cesse, et sans transition, d'une oralité rugueuse et incarnée à un onirisme anonyme, cette pièce ouvre au lecteur de nombreuses interprétations possibles. Autant que, pour tous les personnages qui les contemplant, les méduses qui envahissent la plage. Du réalisme au fantastique chez Laura Tirandaz, il n'y a qu'un pas que chacun est libre de faire. Ou pas.

A.H



# VALERIAN GUILLAUME, POÈTE DES HYPERCENTRES

**Acteur, metteur en scène et auteur, Valerian Guillaume met en scène ses écrits avec sa compagnie Désirades fondée en 2014. Bien que publié comme un roman aux Éditions de l'Olivier, *Nul si découvert* mis en espace à La Mousson d'été par Michel Didym s'inscrit dans sa quête d'une poésie théâtrale qui part du réel d'une société d'hyper-consommation pour s'en émanciper.**

Les personnages de Valerian Guillaume sont submergés par l'époque. Dès *Désirades*, acte de naissance de la compagnie universitaire du même nom qu'il fonde en 2014 avec ses amis comédiens Arthur Daniel, Jean Hostache, Thibault Le Page et Zoé Lizot, il questionne les effets sur l'individu de la modernité, de ses dérives. Il s'intéresse alors au développement des outils de séduction et de rencontre 2.0, qui plongent ses protagonistes dans un monde où les solitudes ne se rencontrent pas. Mais où se déploie une poésie chorale, une forme de chant de résistance au désenchantement. Après ces nouveaux morceaux d'un discours amoureux, Valerian Guillaume poursuit un temps sa recherche sur le terrain d'internet. Dans *Éclipses – Fragments d'une nuit* (2016), ce sont cette fois des forums en ligne et des tutoriels YouTube qui lui inspirent ses figures, et surtout sa syntaxe faite de vacarme et de silences. Il mène ensuite sa plume ailleurs, dans des espaces d'aliénation bien réels. Dans le milieu du travail, ou encore dans certains temples de la consommation.

## LES PIEDS DANS LE SUPERMARCHÉ...

Mis en espace à la Mousson d'été, le premier roman de Valerian Guillaume, *Nul si découvert* (Éditions de l'Olivier, 2020), présente la même poétisation du réel que ses pièces. C'est d'ailleurs sous forme théâtrale que l'auteur a d'abord pensé développer la voix de son héros anonyme. Un garçon habité par un « démon » porté sur la nourriture grasse et sucrée, à qui « *l'existence fait mal au cœur au sentiment* ». Un être dont le langage révèle la grande singularité, dont les seuls bonheurs résident dans « *la poésie et les belles choses dans les magasins* ». Mais très vite, « *sa parole a pris trop d'ampleur pour tenir dans l'espace d'un monologue théâtral* », explique l'auteur. Elle rejoint toutefois pleinement les voix écrites et souvent mises en scène par Valerian Guillaume : bien qu'ancrée dans un environnement où tout incite à l'adoption

de récits conditionnés, elle s'en échappe par sa musique personnelle. Par son côté punk.

« *J'ai beau être en colère sur pas mal de choses, le théâtre n'est pas pour moi un espace de dénonciation. J'aime aborder l'écriture dramatique comme un poème, et la scène comme une expérience sensorielle* », affirme l'auteur. Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître son fort attachement au réel. Pour écrire, nous dit-il, il a besoin du monde qui s'agite. Surtout celui des hypercentres, où il situe aussi *La Course* (2017) consacré à la tendance du running et *Richard dans les étoiles* (2020), dont le héros tient une friterie en caravane « *quelque part dans une zone commerciale. Rond-Point du Promod et du Easy-Cash* ». « *Je suis fasciné par ces lieux qui se ressemblent tous, par ces dispositifs qui influencent nos comportements, qui modifient nos manières d'être avec les*

*autres* », explique-t-il. Dans ces espaces où règne le storytelling, Valerian Guillaume fait résonner des voix qui détonnent. Des cris qui, à la multitude d'histoires aguicheuses qu'on croise en grande surface, en opposent une seule, singulière et souvent tragique.

## ...LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

Ces voix en rupture, solitaires, Valerian Guillaume leur donne au plateau une forte dimension performative. Lauréat en 2018 du programme doctoral SACRe (Sciences, Arts, Création, Recherche) proposé par le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique et Paris Sciences Lettres, il explore dans ce cadre les « *potentialités des graphies en train de se faire sur la scène* ».

Autrement dit, il pratique l'écriture non pas en vue d'un résultat, d'un sens à découvrir, mais comme une démarche qui vaut pour elle-même. Comme une forme de transe qui propulse tout le monde – auteur, acteurs, spectateurs et personnages – aux côtés du personnage éponyme de Richard dans les étoiles : dans un monde de sensations, d'associations d'idées incongrues qui forment de doux *Capharnaüm*, titre de son dernier poème théâtral<sup>1</sup>. En invitant lecteurs et spectateurs à pénétrer au cœur de subjectivités atypiques, d'histoires minuscules, Valerian Guillaume dessine avec finesse les contours de mythologies d'aujourd'hui.

## Anaïs Heluin

Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA au printemps 2019. Le texte est édité aux éditions de l'Olivier.

<sup>1</sup> Capharnaüm – poème théâtral sera créé le 13 novembre dans le cadre du festival Fragments, au Théâtre 13.



Je me souviens...

# PHILIPPE MINYANA : « LA MOUSSON D'ÉTÉ, C'EST D'ABORD UN LIEU ! »

***C'EST EN 1998 QUE L'AUTEUR PHILIPPE MINYANA PARTICIPE POUR LA PREMIÈRE FOIS À LA MOUSSON D'ÉTÉ. IL EN DEVIENT DÈS LORS UN FERVENT HABITUÉ. IL S'EN SOUVIENT.***

« La Mousson d'été, c'est d'abord un lieu ! Une extraordinaire bâtisse, un lieu de mémoire, comme on dit ! Bien avant la Mousson d'été, alors que j'enseignais en Lorraine, je venais souvent à Pont-à-Mousson, visiter ce site et j'aimais le montrer à des amis qui me rendaient visite ! Et quand, beaucoup plus tard, Michel Didym a inventé ces rendez-vous d'été, j'y ai foncé avec plaisir !

Au début de cette manifestation, j'ai souvenir que c'était très festif, très joyeux ! On était alors tous très jeunes et on faisait du théâtre avec légèreté. On y a entendu des textes du monde entier. C'était souvent très surprenant : d'autres thèmes, d'autres couleurs, d'autres visions des choses. Je ne me souviens plus très bien de nos sentiments vis-à-vis de ces écritures ! À part Rodrigo Garcia, je n'ai plus en tête les auteurs lus ! R. Garcia proposait un paysage différent, perturbant, agaçant parce que provocateur ! Il était là, ne parlant pas le français et on le regardait comme un phénomène ! Il a du talent, il conserve de l'enfance dans ses diatribes, ses aveux, ses délires.

C'était l'été, et l'été les gens sont différents, ils se dénudent un peu, ce qui fait que, parfois, on ne les reconnaît pas ! Ce sont d'autres personnes, plus extravagantes, plus rieuses ou, au contraire, plus secrètes. Je me souviens de David Lescot. Il était timide et en retrait, ce qui fait qu'on avait envie de lui parler ! Didym, comme à son habitude, savait fédérer. Rieur, déconneur, il avait une énergie folle et faisait un boulot de dingue. Il était ici et là ! Un don d'ubiquité assez rare chez une personne !

Dans cet univers privilégié, on se sentait bien. Manger tous ensemble me paraissait très important ; on y faisait des alliances, on y parlait beaucoup. On se découvrait, on se choisissait.

Pour les festifs, les nuits étaient courtes ! Chapiteau et musique.

Et puis, les années passant, il me semble que l'atmosphère a changé. Je ne suis pas venu régulièrement ; une ambiance studieuse s'est installée, en raison de la présence de Joseph Danan et de Jean-Pierre Ringaert, éminents spécialistes, profs de fac, qui animaient des ateliers, le matin sur les pelouses, à destination d'étudiants venus des quatre coins du globe. Jean-Pierre R. animait aussi des entretiens avec l'un d'entre nous et



sa pertinence m'a toujours saisi. Son humour, son intelligence étaient roboratifs. Ils le sont toujours, puisqu'il est un fidèle de la Mousson !

Je vais revenir un instant sur le lieu ! L'Abbaye des Prémontrés qui, si j'ose écrire, nous « saisit l'âme » ! Souvent, quand tous étaient au dehors, ou dans des salles de spectacle, j'aimais déambuler dans ces couloirs sonores, admirer les escaliers extraordinaires, les jardins où je restais longtemps, assis, tête vide, me laissant séduire par tant de beauté.

C'est ce lieu magique, en plus des travaux artistiques, des découvertes d'écritures nouvelles, qui nous lie à cet événement ! Il y a les personnes naturellement. En plus de toutes celles que j'ai citées, mentionnons « la femme au chapeau » Nathalie Fillion. Elle est très présente : elle anime elle aussi des ateliers, elle y fait entendre ses textes.

Éric Didym, le frère photographe mitraille. Il est accompagné à présent de son fils Boris, garçon silencieux qui sait écouter. Cette notion de famille est très présente dans notre petite communauté. La Mousson d'été est devenue incontournable comme le sont certains festivals de théâtre ou de musique. On a vieilli, on a changé, on a pris du poids ou on a minci, on a perdu nos cheveux, mais on se reconnaît et on a du plaisir à se reconnaître ».

**Propos recueillis par A.H. et J-P.T.**



Lecture de 21 rue des Sources, Mousson d'été 2017

# LES ENFANTS, À TABLE !



Le théâtre aime se mettre à table. Précédant le spectacles, le « travail à la table » a pris une telle importance qu'il a fini par déborder sur des spectacles où la table constitue l'essentiel du décor. Chez Tchekhov on aime se relever la nuit pour casser la croûte, Shakespeare a une recette aux petits oignons consistant à hacher menu des têtes d'enfants en ragoût puis de les servir au père sans que ce dernier sache ce qu'il croque, c'est la surprise du chef.

En commandant des textes sur le thème « À table », la Mousson d'été a excité l'appétit d'autrices et d'auteurs. Premier cuisinier à se mettre aux fourneaux, l'auteur polonais Tomasz Man avec *Michel-Ange*. C'est l'histoire d'un chat shakespearien et d'un sandwich pas très grec. C'est aussi l'histoire d'un couple. Je n'en dirai pas plus pour mieux vous laisser sur votre faim.

J-P.T.

**VENDREDI**  
**21 AOÛT**  
**2020**



**18h00 – INAUGURATION DE LA MOUSSON D'ÉTÉ 2020 - JARDIN MOSELLE**  
**VERNISSAGE DE PORTRAITS D'AUTEURS EN MOUSSON D'ÉTÉ 2019** réalisation **Éric Didym**  
un cocktail sera servi à l'issue de la cérémonie

SUIVI À 19H00 D'UN **INTERMÈDE THÉÂTRAL Michel-Ange** de Tomasz Man (Pologne)  
traduction Agnieszka Zgieb, avec Sébastien Eveno et Alexiane Torrès - **TILLEULS**

Extrait du projet *À table !* avec le soutien du programme européen Fabulamundi.  
Playwriting Europe et en partenariat avec le Printemps des Comédiens Montpellier

**20h45 – Feu la nuit - GYMNASÉ HANZELET**

De Laura Tirandaz (France)

Lecture dirigée et mise en ondes par Pascal Deux

Avec Éric Berger, Christophe Brault, Nicolas Chupin, Étienne Galharague, Romain Gillot, Odja Llorca et Emma Meunier, musique Frédéric Fresson, bruiteur Bertrand Amiel, assistante Claire Chaineau, équipe Claude Niort et Bastien Varigault

Enregistrée en public à la Mousson d'été, une réalisation France Culture

**22h30 – Nul si découvert - ARCADES**

De Valérian Guillaume

Lecture dirigée par Michel Didym assisté par Yves Storper

Avec Charles Berling, musique Vassia Zagar

Ce texte a bénéficié de l'Aide à la création d'ARTCENA au printemps 2019.

Le texte est édité aux éditions de l'Olivier.

**Suivi par : DJ SET de DJ Deedoo - PARQUET DE BAL**

La Mousson d'été est subventionnée par la **Région Grand Est**, le **Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est)**, le **Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle**, la **Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson**.

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'**Abbaye des Prémontrés** et de la **ville de Pont-à-Mousson**.

En partenariat avec le projet de coopération **Fabulamundi**. **Playwriting Europe** cofinancé par le programme Europe Créative, l'**Ambassade de France / Institut français** et le **réseau des Alliances françaises en Argentine**, **Acción Cultural Española AC/E**, avec le soutien de la **Maison Antoine-Vitez** – Centre international de la traduction théâtrale, **L'Arche éditeur**, **ARTCENA** – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, le **Théâtre de la Manufacture** – Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, le **Théâtre National de Strasbourg**, **Théâtre ouvert**, **France Culture**, **Télérama**, **Théâtre-contemporain.net**, les lycées **Jean Hanzelet** et **Jacques Marquette** de Pont-à-Mousson, la librairie **L'Autre Rive** à Nancy, et avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National**.

